

M. Frankétienne

Écrivain, peintre,
ancien Ministre de la Culture d'Haïti

M. Musanji Ngalasso-Mwatha :

Je remercie le Recteur Tabi-Manga sur ses idées tout à fait intéressantes, qui animeront le débat de tout à l'heure. Je rebondis sur une phrase, qu'il a prononcée concernant la difficulté de circulation des artistes ; précisément, nous avons un artiste, que nous avons réussi à faire venir d'Haïti. Je vais donc lui donner la parole ; il s'agit de Monsieur Frankétienne, que je ne présente plus, puisque cela a été fait tout à l'heure. Je rappelle qu'il est une personnalité pleinement polyvalente, puisque monsieur Frankétienne est écrivain, peintre et ancien ministre de la Culture d'Haïti.

M. Frankétienne :

Je remercie les différentes personnes qui ont pensé à m'inviter à cette rencontre autour de la Francophonie. Monsieur Monière qui m'a beaucoup ému lorsqu'il a parlé d'une sorte de schizophrénie ; c'est aussi mon cas, mais mon cas est encore plus grave même si j'ai enseigné la physique pendant une trentaine d'années, je ne suis pas un homme de sciences, je suis fondamentalement un artiste et j'assume ma nature profonde d'artiste c'est-à-dire d'homme qui délire jour et nuit.

Tout d'abord je voudrais préciser qu'en haïtien, Frank Étienne s'écrit d'un seul tenant « Frankétienne », écrit en deux morceaux, en deux fragments, c'est le citoyen qui a été ministre, mais que quelque part je renie... Je préfère ma nature d'artiste à celle de gestionnaire des choses de l'État, des choses Publiques. Je suis Frankétienne d'un seul tenant, pour être en paix avec moi-même, dans un pays ravagé par le virus de la division, qui est Haïti.

Ensuite mon approche sera de nature historique et culturelle, parce que j'appartiens à une terre profondément historique. D'ailleurs, son histoire est liée, aussi, à celle de Bordeaux ; car Haïti, qui à l'époque a été Saint Domingue, a contribué à enrichir de nombreuses familles bordelaises. Mon approche est culturelle parce qu'Haïti est une terre de grande culture et, malgré les 80 % d'analphabétisme, il y a une richesse haïtienne.

Haïti est un des pays, le pays peut-être, le plus pauvre actuellement de la planète. L'un des plus pauvres de la planète avec peut-être quatre ou cinq pays d'Afrique, mais dans l'hémisphère nord, dans la zone américaine, nous occupons la queue du peloton. Mais c'est le pays qui est remarquable par la fécondité de sa production picturale, musicale et même littéraire. Haïti a donné des écrivains de notoriété internationale, bien avant la Guadeloupe, bien avant la Martinique, bien avant la Guyane.

Je dirai ensuite et avant d'aborder les quatre ou cinq pages que j'ai préparées pour ma prise de parole, que j'ai bien aimé l'intervention de Denis Monière, celle de Jean Tabi-Manga qui a rappelé les conditions concrètes dans laquelle le concept de Francophonie s'est institutionnalisé en Afrique. Oui c'est vrai, mais l'idée, du *Commonwealth*, c'est chez nous c'est Toussaint Louverture ! c'est Toussaint à l'ouverture !

C'est Toussaint Louverture, qui, le premier, a eu l'idée de manière géniale, parce qu'il était en avance sur son époque – nous sommes à la fin du XVIII^e siècle sous Napoléon – de proposer à Napoléon Bonaparte, dans une lettre assez impertinente à l'époque, jugée impertinente par Napoléon, « du premier des noirs au premier des blancs » (il était général à vie, de la colonie de Saint Domingue), de lui proposer donc un « *Commonwealth* français ». Et Napoléon, obnubilé, d'abord, par cette ambition qui caractérise la plupart des hommes au pouvoir, ensuite embobiné aussi par les colons aveugles, aveuglés par des intérêts sordides et matériels face à l'esclavagisme – il fallait restaurer l'esclavage à l'époque, ce qu'ils ont fait en Guadeloupe, en Martinique... mais pas en Haïti ; parce qu'on était mobilisé sur un pied de guerre. Ils ont refusé, et l'échec de Toussaint allait être à la fois, l'origine de toute la tragédie haïtienne. On va avoir Dessalines... je lui dis merci de nous avoir donné l'indépendance, mais comme je l'ai dit souvent chez moi, parce que ce que je dis ici, en dehors de mon pays, je le dis aussi chez moi, malgré la permanence de la dictature – c'était Duvalier, aujourd'hui c'est Aristide – je dis ce que je pense, de toute manière et avec tous les risques que cela suppose, Dessalines

a institué, il a été acculé, c'est la méthode violente, la méthode violente qui a persisté, qui persiste encore chez nous, destructrice. Alors que l'échec de Toussaint marque le début de la tragédie haïtienne et le début de l'échec français, de la décadence française, parce que pour n'avoir pas compris Toussaint, la France allait être obligée de vendre la Louisiane aux États Unis, pour une bouchée de pain. C'était déjà le début de la croissance américaine donc quelque part cette France là porte la responsabilité non seulement des malheurs haïtiens mais actuellement la responsabilité des malheurs mondiaux, des malheurs de la terre face à cette machine dirigée par un chauffeur arrogant qu'on appelle les États-Unis. Mais la proposition de Toussaint relève du rêve, parce que Toussaint ne voulait pas une indépendance faite de manière brutale. Toussaint a offert à la France d'avoir sa colonie, d'avoir ses domaines mais de laisser une part d'autonomie interne aux autorités locales, ce que Bonaparte et les autres n'ont pas compris.

En ce qui concerne la Francophonie, là je vais aller très vite ; on a évoqué les responsabilités exercées par les témoins en tant qu'acteurs. Moi je dis que c'est l'artiste qui parle, c'est le citoyen haïtien, ce n'est pas le Ministre parce que cela a été un accident dans ma vie.

On a parlé de la Francophonie... c'est quoi ? Quelqu'un a dit mais j'ai oublié son nom que si la Francophonie existe, on ne peut pas lui donner une définition précise. La Francophonie c'est un espace de sensibilité commune autour de certaines valeurs culturelles et autour d'une langue qui s'appelle le français, avec, en ce qui nous concerne en Haïti, en Guadeloupe et en Martinique, les affinités qui existent entre le français et la langue parlée par le peuple, c'est-à-dire le créole. Ceci est vrai à 80 % pour le vocabulaire n'en déplaisent à ceux là qui prétendent qu'il y a un créole pur – une petite parenthèse de mégalomane, je suis celui là qui a écrit le premier roman de la langue créole dans la Caraïbe – il y a eu un roman écrit par *Atipas* qui est un roman guyanais – mais cela a été un récit, et le roman qui s'inscrit d'emblée dans la modernité littéraire c'est *Dezafi* écrit par Frankétienne en 1975 et qui m'a valu toutes les sympathies des Guadeloupéens et des Martiniquais en particulier des Chamoiseau, des Raphaël Confiant et de Glissant. N'en déplaisent à ceux là qui persistent dans cette forme de créolophonie, de terrorisme créole : il n'y a pas de langue pure, il ne peut pas y avoir de créole pur. Le vocabulaire créole à 80 %, c'est du français. Bien sûr, au niveau de la syntaxe, il y a les influences de certaines langues africaines ; dans le vocabulaire, il y a des emprunts à l'anglais, des emprunts aux langues indiennes. Mais à 80 % c'est du français.

Ce qui fait que, j'ai parlé d'abord des valeurs culturelles véhiculées à travers une langue qui est la langue française : on ne peut pas parler de Francophonie en dehors de la langue française, on ne peut pas parler de Francophonie en dehors de cet espace de sensibilité, qui nous réunit autour de certaines valeurs, qui ont été mises en circulation depuis trois ou quatre siècles. C'est Diderot, c'est Montaigne, c'est Rousseau, c'est les encyclopédistes : moi j'ai été nourri de cela, et non seulement de ces valeurs culturelles et même des valeurs humaines. J'ai appris ce que c'est que la jalousie, ce que c'est que l'amour, à travers les œuvres de Racine et pourtant, Dieu seul sait, je vous le confie, j'ai été un créolophone pur. Parce que malgré la couleur de mes yeux et celle de ma peau, ma mère est une paysanne et j'ai vécu dans une famille où l'on ne parlait que le créole, fils d'un Américain, par-dessus le marché mais qui a rejeté son fils. Pourtant dans ce quartier pauvre, où j'ai vécu à Port au Prince – capitale d'Haïti – et bien je me suis initié à ces valeurs, j'ai dit, non seulement à ces valeurs culturelles, à ces valeurs humaines – savoir ce que c'est que l'amour, ce que c'est que la jalousie – au-delà de l'âge de raison, 7-8-10 ans, 14 ans, quand j'ai été initié, aux grands classiques français... Oui c'est un aspect fondamental de la Francophonie.

Mais le drame c'est que pendant près de deux siècles, la langue française a été prise en otage par une bourgeoisie ridicule, la bourgeoisie la plus bête – excusez-moi, je vais être vulgaire – la plus salope de l'Amérique : c'est la bourgeoisie haïtienne qui à l'époque a été francophile et tolérée aussi par la France. Quand une langue est prise en otage, qu'elle est dans la jupe des bonnes petites bourgeoises turlututu, talons Louis XVI ou Louis XV, ou bien qu'elle est enfermée dans les caleçons des bons bourgeois de Port-au-Prince, cette langue s'asphyxie. Une langue prend de l'oxygène quand elle circule dans le peuple.

Et s'il arrive que, maintenant, mon peuple reste très attaché aux valeurs françaises, cela pourrait vous étonner malgré la proximité des États-Unis. Oui, il y a la survie alimentaire alors on voyage, on va aux États-Unis, il y a les fameux boat-people, les réfugiés qui abandonnent les terres haïtiennes pour se rendre à Miami en Floride, mais c'est la survie seulement qui les attire. Ces familles-là, ces hommes-là, ces pauvres, ils s'attachent – moi je peux vous le dire puisque ma femme est présente dans la salle – nous avons enseigné pendant une trentaine d'années, et même quand on enseignait le créole, des familles pauvres, des mères de famille très pauvres, des pères de famille très pauvres, venaient chez nous, pour nous dire : « oui nous sommes d'accord avec le créole, mais n'oubliez pas le français pour nos enfants, n'oubliez pas le français, n'oubliez pas

cette langue pour nos enfants ». Ce n'est pas seulement la langue de promotion, mais c'est la langue qui leur permet d'avoir *une certaine idée* de la culture et de la France. Comme de Gaulle le disait, avoir une idée de la France, oui il faut avoir une certaine idée aussi de sa Francophonie, comme elle est perçue par ces petits peuples du Sud écrasés par les Américains, surtout nous, qui sommes écrasés absolument par les Américains, d'autant plus que la France ne l'a pas compris. Nous avons résolu depuis deux siècles nos conflits avec la France et la France nous a abandonnés. Nous sommes lâchés par les Français, il y a eu capitulation de la part de la France, qui refuse de prendre fait et cause pour Haïti... Écoutez, cela vous appartient. Je ne sais pas mais il y a peut-être un partage à l'échelle mondiale ? Où est l'Afrique ? La France essaie d'être présente et même là, encore, je crois que même l'Afrique est en train d'être lâchée par la France, au profit des Américains. Parce que c'est un drame actuel, et c'est là, un des nœuds du drame planétaire ; le mauvais chauffeur qui veut nous conduire là où il veut, alors que nous, nous croisons les bras nous constatons qu'on a parlé, monsieur Monière a parlé de ce navire, mais la terre maintenant, c'est un navire avec un mauvais capitaine. Où allons-nous ? nous, qui sommes, qui nous réclamons de la Francophonie ? La Francophonie c'est tout cela aussi, c'est la survie, c'est sauver les autres aussi parce que même à l'intérieur des espaces anglophones même à l'intérieur des États-Unis, j'ai rencontré des intellectuels qui protestent. Par contre, surtout actuel-

lement, le Président Bush fait de graves erreurs. Et nous qui sommes en dehors, mais qui sommes aussi, entraînés dans cette dérive. Moi je crois que c'est là qu'il s'agit de tenir le drapeau de la Francophonie, non pas de manière démagogique mais avec ce que je dirai, ce rêve de survie, mais de survie pour toute la planète.

Et encore pour reprendre les paroles de Monsieur Tabi-Manga, on n'a pas, la France n'a pas compris, ses responsabilités, vis-à-vis du devenir démocratique de certaines terres. Vous le savez mieux que moi, puisqu'il y a chez vous l'ancien dictateur Duvallier. Il y a certaines valeurs, qui relèvent de ce que j'appelle cette sensibilité, cette tradition de la Francophonie avant la lettre, avant l'institutionnalisation, que l'on doit tenir comme des armes, comme des atouts pour sauver d'abord, certaines petites communautés menacées même chez elles, c'est le cas d'Haïti, par une dictature vieille de deux siècles. On l'a eu depuis des années, on l'a maintenant avec Aristide. Quelle est la parole de la France ? Quelle est la parole de l'espace francophone ? À certains points de vue, le Québec est très actif oui, mais je veux dire l'ensemble des membres, l'ensemble des gens, qui se réclament de cet espace francophone, il faut qu'ils soient tous actifs et qu'ils veillent sur les droits de l'homme, sur le destin de la liberté de sa communauté, aussi, sur le destin économique de cette petite communauté.

J'aurais pu continuer encore deux heures, mais je vous dis merci.